

## IV

Deux jours avant l'arrivée de Sir Henri à l'estancia, don Estevan et ses filles avaient eu ensemble un grave entretien. Le *corrêo* avait apporté du Rosario un petit paquet contenant deux écrins ; c'étaient des boucles d'oreilles de perles et d'émeraudes et des épingles assorties pour retenir les voiles. Don Estevan prit les écrins, lut avec attention la lettre qui accompagnait ces bijoux, et rejoignit aussitôt ses filles, qui étaient dans leur jardin. Ce jardin était clos de murs comme tous ceux du pays ; mais on avait déguisé la tristesse de ces murailles sous mille plantes surmontées qui transforment la terre et les briques en une paroi émaillée pleine de grâce et de fraîcheur. Là croissaient le chèvrefeuille au parfum pénétrant, la passiflora avec ses belles corolles étoilées d'un lilas tendre jaspé de blanc, des convolvulus ponceaux au feuillage délicat comme une plume, des clématites blanches et roses, des cobéas violets à reflets pourpres, des glycines à grappes de fleurs d'un bleu pâle, des asclépias aux étoiles nacrées, la rose de Banks d'un rouge sombre, le jasmin du Chili et cent autres lianes charmantes. Le milieu du jardin était occupé par un grand oranger-myrtle dont l'ombrage abritait des buissons de jasmins du Cap et de camélias. Aux angles étaient des bosquets touffus, où soir et matin de brillants colibris venaient pomper le suc parfumé des fleurs. Leur bourdonnement affairé et joyeux se mêlait aux gaies chansons des *caseros* (faucettes) dont les cages, suspendues aux branches des citronniers et des lauriers-roses, semblaient devoir rendre la captivité supportable à leurs hôtes.

Mercedes et Dolores, vêtues de mousseline blanche, assises sous un berceau, étaient occupées à broder pour leur père un riche tapis de selle où des fils d'or et d'argent, mêlés à des soies de toutes couleurs, traçaient des arabesques bizarres d'un goût oriental. Mercedes, le visage appuyé sur sa main délicate, regardait Dolores assortissant des écheveaux de nuances diverses.

Sur le seuil du jardin, don Estevan s'arrêta un instant, et à la vue de ces visages souriants et paisibles, de ces fleurs, de ces oiseaux, de ces ouvrages de broderie, tableau achevé d'une vie de jeune fille libre de tout souci, il sentit comme un trait aigu qui lui perçait le cœur. Son éducation ne l'avait pas conduit à approfondir ses impressions. Il les saisissait pour ainsi dire à la surface, les subissant au jour le jour, sans retour dans le passé, sans élan vers l'avenir. C'était avec cette patience digne et ferme qui caractérise les Espagnols qu'il avait supporté les grandes épreuves de sa vie, l'exil de sa famille, sa ruine momentanée, les persécutions politiques, la mort de sa femme ; mais depuis quinze ans qu'il s'était retiré dans ses terres, Mercedes et Dolores étaient devenues, à son insu, sa pensée et sa joie de tous les instants. L'idée de vivre sans elles ne s'était jamais présentée à lui bien nettement. Il sentait pourtant que son âge avancé lui faisait un devoir de leur assurer un établissement et des protecteurs, et il avait dans cette pensée porté ses regards sur les fils de son ami, les jeunes créoles catalans qui avaient passé quelques jours à l'estancia.

Au moment de s'ouvrir de son projet à Mercedes et Dolores, un profond soupir s'échappa malgré lui de son cœur oppressé. Les deux sœurs levèrent les yeux : Est-ce vous, *tatita* (1) ? dirent-elles.

— Oui, mes enfants ; j'ai une nouvelle à vous communiquer, répondit-il en montrant la lettre et les écrins.

Les jeunes filles le firent asseoir à côté d'elles, et don Estevan, ouvrant les boîtes, en tira les bijoux. — Oh ! dirent-elles, que c'est ravissant, que c'est magnifique ! C'est vous, *tatita*, qui nous donnez ces belles choses ?

— Non, mes colombes, répondit le père avec effort, c'est mon vieil ami don Aniceto Cabral du Rosario qui vous les offre.

À ce nom, un nuage passa sur le front de Mercedes. Dolores, d'une nature plus enfantine, continua d'admirer. — Oui, reprit Gonzalès, voici la lettre qu'il m'envoie et je vais vous la lire.

Il la lut en effet avec cette circonspection un peu lente, un peu emphatique, des gens pour qui la lecture, celle des choses manuscrites surtout, est une rare affaire. C'était une demande en mariage pour Mercedes et Dolores, que don Aniceto Cabral y Acosta adressait à don Estevan, au nom de ses fils, Caraciolo et Ezéchiel. La lettre lue, don Estevan la replia gravement et regarda les deux sœurs. Mercedes, la joue dans sa main, écoutait avec recueillement ; Dolores effeuillait une rose d'un air distrait. Personne ne disait mot. Don Estevan s'arma de courage. — Eh bien ? demanda-t-il.

Mercedes tressaillit, comme si elle fût sortie d'un songe. Une faible rougeur colora son teint, et fixant sur son père des yeux brillants et humides : — Je ne sais pas ce que pense Dolores, dit-elle ; quant à moi, je n'éprouve aucune envie de me marier ; j'aurais déjà voulu vous le dire, mon père, et je suis bien aise de saisir cette occasion...

— Moi, s'écria Dolores presque en pleurant, quitter Mercedes ! vous quitter, *tatita* ! Y pensez-vous ? Non, non, dit-elle, Mercedes a raison. — Et refermant vivement les écrins, elle ajouta : Rendez ces bijoux à votre vieil ami, et informez-le de notre résolution.

Le visage de Gonzalès exprima l'étonnement. — Quoi ! reprit-il, ce refus est-il définitif ? Réfléchissez-y, mes enfants : les fils de mon ami Cabral sont des jeunes gens bien élevés, riches et intelligents, en un mot des *caballeros* achevés. Que pouvez-vous désirer de plus !

Ce que Mercedes désirait de plus, elle eût peut-être été elle-même embarrassée de le dire : à cette énumération d'avantages et de qualités par lesquels don Estevan recommandait les fils de son ami, elle sentait vaguement qu'une chose manquait, la principale, la seule nécessaire, cette sympathie mutuelle et irrésistible qui attire deux cœurs l'un vers l'autre ; mais, élevée au désert et peu accoutumée à l'analyse de ses sentiments, elle n'obéissait qu'à l'instinct de sa noble et franche nature. Elle ne fit donc que répéter à son père ce qu'elle avait déjà dit, mais d'une voix si ferme et avec un accent si sérieux et si digne, que don Estevan comprit l'inutilité de toute discussion. Une fois rentré dans sa chambre, il réfléchit à l'attitude de ses filles, à l'indifférence de Dolores et au refus décidé de Mercedes, et il prit le parti d'écrire à don Aniceto que les deux sœurs étaient jeunes, timides et irrésolues, qu'elles n'osaient encore se prononcer sur cette grave question du mariage, que du reste elle ne connaissait que peu encore Caraciolo et Ezéchiel, et que le plus sage pour eux-ci était de renouveler leur visite à l'estancia. Il finissait en priant don Aniceto d'accompagner lui-même ses fils lors de cette seconde entrevue, afin qu'il pût lui dire de sa propre bouche combien il serait heureux d'allier sa famille à la sienne.

Cette lettre ne devait partir que quelques jours après ; cependant, une fois qu'elle fut écrite, don Estevan se sentit plus calme. Cette espèce de sursis à un événement qu'il désirait et redoutait tout ensemble lui rendit momentanément sa sérénité, et ce fut avec une bienveillance dégagée de tout souci qu'il alla le lendemain même à la rencontre de sir Henri. C'était, comme nous le savons, au milieu d'une pluie diluvienne que celui-ci accompagné de Pastor Quiroga, était venu frapper à la porte de l'estancia de Santa-Rosa.

Un bon feu, des vêtements secs, une chambre spacieuse et convenablement meublée, du café et du vin, furent mis aussitôt à sa disposition. Pastor, que le majordome Demetrio fut chargé d'héberger, reçut les mêmes soins, et lorsqu'il se fut réconforté, il se rendit à la cuisine, où il dit obséquieusement à Eusebia que le *senor Ingles* qu'il venait d'amener, étant *gringo* (1), ne pouvait vivre sans manger, et qu'il l'en avertissait pour sa gouverne. Eusebia répondit qu'elle savait bien comment il faut traiter les *gringos*, que ce n'était pas la première fois qu'elle en recevait, et que d'ailleurs chez don Estevan son maître personne n'avait jamais eu faim. À l'appui de son dire, elle montra au *vaguiano* de formidables rations de *puchero*, des *asados* (rôti de bœufs ou de mouton), et ce qu'on appelle dans le pays du nom de *pastel*, c'est-à-dire un étrange amalgame de poisson, d'œufs durs, d'olives

(1) *Tatita, mamita*, expression affectueuse et familière pour père et mère.

(1) Surnom donné aux étrangers européens.